

III.

Le lendemain, Frédéric se réveilla de bonne heure, grâce à ses inquiétudes ; il n'avait vu Louise la veille qu'à l'heure du dîner et n'avait pu lui parler, car elle avait disparu au dessert pour aller assister à la cérémonie des *livrées* que M. Girard avait expliquée à son neveu, lorsque celui-ci s'était informé de la cause qui retenait loin d'eux sa cousine. Olympe était survenue et avait haussé les épaules au récit fait par son beau-père de cette vieille coutume.

— Vous paraissez étonné, avait-elle dit à Frédéric. Ne connaissiez-vous pas ces antiques sottises ?

— Non, avait-il répondu, et cet usage me semble aussi naïf que curieux.

— Bon ! vous ne lisez donc rien ! Cela est décrit tout au long dans la *Mare au diable* de M^{me} Sand ; elle a mis les paysans à la mode. Louise, malgré tout son esprit, prend un plaisir, que je ne m'explique pas, à honorer de sa présence ces vieilles et rustiques niaiseries ; il est vrai que c'était presque un devoir pour elle d'y assister cette fois, puisque c'est elle qui a fait ce mariage. Une noce de cultivateurs au temps des vendanges, cela ne s'était jamais vu ; mais Louise avait ses intentions que je n'avais pas devinées, moi à qui vous accordez, cher père, quelque perspicacité.

— Et encore plus de curiosité, ma bonne Olympe, avait dit M. Girard en souriant.

Cette conversation qui avait occupé Frédéric lui revint à l'esprit à son réveil. Depuis son arrivée aux Grandières, obligé de modifier à chaque instant l'opinion qu'il s'était faite du caractère de Louise, il se trouvait, à son grand étonnement, auprès d'elle comme auprès d'une personne inconnue, tant elle se présentait à lui sous un point de vue nouveau. La jeune